L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 12 JUILLET 1885.

Un nouvel arbre à gutta-percha.—Les pierres fines artificielles.—Moyen de reconnaître la qualité du thé.—Liste des observatoires les plus élevés.—Maquillage des fleurs; les roses dégelées; la rose verte et la rose bleue.

Nous détachons, de la revue des sciences de M. Henri de Parville, dans le *Journal des Débats* du 25 juin, les passages qui suivent :

Nous sommes menacés de n'avoir bientôt plus de gutta-percha, au moment même où les électriciens en réclament de tous côtés. "Les arbres à gutta, les *isonandra gutta*, disparaissent, dit récemment M. Hooker, directeur du jardin royal de Kew. Les indigènes ont saccagé et si mal exploité les forêts que l'on a même de la peine à se procurer des graines." M. E. Heckel vient heureusement de faire savoir à M. Chatin qu'il avait rencontré un végétal, le *butyrospermum parkii Kotschy*, qui pourra combler le déficit. Cet arbre pousse en abondance sur toute la zone équatoriale africaine, entre le Haut-Sénégal et le Nil. On en trouve des forêts immenses sur tout le parcours du Niger. Il est utilisé par les populations indigènes, ce qui explique sa conservation. Les Africains l'exploitent avec mesure pour ses graines qui donnent un corps gras peu apprécié des Européens, mais recherché par les nègres sous la dénomination de *beurre de Galam ou karité*. La tige et les rameaux de cet arbre sont pourvus de 4 à 5 zones circulaires de vaisseaux lactéifères disséminés dans un parenchyme cortical sous-tubéreux. Ces vaisseaux y sont protégés par des formations ligneuses épaisses. Le latex qui s'écoule par incision des tiges, après avoir été solidifié par évaporation de l'eau, a toutes les apparences et les propriétés de la gutta-percha. Déjà M. Heckel a adressé des graines aux jardins botaniques de la Réunion, Saïgon, la Martinique, et même de Maurice dans l'espoir que les Anglais tenteront aussi d'introduire le nouvel arbre dans leurs vastes possessions tropicales. Il n'est que temps de nous procurer un succédané à la gutta-percha.

Se défier des pierres fines, lapis-lazuli, agate, onyx, cornaline, etc., que l'on vend dans les stations thermales comme naturelles. Généralement ce sont tout bonnement des pierres artificielles que l'on prépare par des moyens bien simples. Le plus souvent on mélange neuf parties d'albâtre et une partie de kaolin soigneusement pulvérisées. On les chauffe, dans un pot de terre vernissé, à une température qui ne doit pas dépasser 180 degrés, jusqu'à réduction d'un dixième. Puis on mélange cette préparation avec une partie de gélatine pour cinq d'eau. On verse la pâte obtenue dans des moules préalablement imprégnés des couleurs qui doivent leur donner les nuances désirées. Ces couleurs sont des substances minérales préparées à la gomme-laque, à la térébenthine de Venise ou à l'alcool, selon la teinte de la pierre, qu'il s'agit d'imiter.

Aux amateurs de thé ! C'est une assertion assez répandue que le thé de bonne qualité donne peu de cendres à l'incinération. M. Nikotinski a voulu la contrôler. Il a pris du thé de Shanghaï premier choix et il a obtenu une proportion de cendres égale à 5.16 0[0. Un thé gris de moyenne qualité a fourni 6.87 0[0. Deux échantillons de thé d'Orenbourg falsifiés par une addition de feuilles de roses lui ont donné 7.87 et 10.42 0[0. "Il résulterait de là, conclut M. Nikotinski, que le pésidu laissé par la combustion du thé serait un indice de sa qualité."

Consignons ici, à titre de document utile, la liste des principaux Observatoires météorologiques les plus élevés, avec leurs hauteurs respectives : Pike's Peak (Colorado), 4,308 mètres ; Pic du Midi (France), 2,880 ; Santis, 2,690 ; Massachusetts (Nouveau-Mexique), 2,550 ; Val Dobbia, 2,548 ; Saint-Bernard, 2,478 ; mont Kollmanek Saint-Bernard, 2,364 ; Santa-Fé (Nouveau-Mexique), 2,153 ; Darjeling (Himalaya), 2,197 ; Saint-Gothard, 2,073 ; Simplon, 2,008 ; mont Washington, 1,938 ; Rigi-Schaideck, 1,650 ; Puy de Dôme, 1,463 ; Ben Nevis (Ecosse), 1,460.

Pour finir, un souvenir qui date d'hier. On trouve des plaisants, même parmi les chimistes. Un propriétaire d'une des plus belles villas des environs de Paris possède une collection de roses qui fait l'admiration de ses visiteurs. Ou y trouve toutes les variétés. "Pas absolument toutes, objecta dernièrement quelqu'un. —Absolument toutes, Monsieur, répliqua le collectionneur piqué dans son amour-propre.—Oh ! et la rose verte, et la rose bleue !—La rose verte et la rose bleue n'existent pas.—Bah !—Non !—Si !" Et la discussion menaçait de prendre un tour plus vif quand la cloche sonna le dîner.

Huit jours plus tard, quel ne fut pas l'étonnement du collectionneur quand à son réveil on lui apporta un magnifique bouquet de roses bleues et de roses vertes ! Sa stupéfaction devint bien autrement grande quand il descendit au jardin. Tous ses parterres étaient garnis de roses aux couleurs les plus étonnantes. Presque toutes les fleurs avaient changé de teinte ; roses vertes, roses violettes, roses safran, roses panachées.... Toutes variétés nouvelles et profondément inconnues.... Tout s'était transformé comme au coup de baguette d'une fée. Il va de soi que la nature n'y était pour rien ; la chimie seule, hélas ! avait passé par là. Il est très facile, en effet, de donner aux fleurs les teintes les plus bizarres.

Si la fleur est coupée et destinée à un bouquet, on la met dans un bain renfermant un peu de carbonate de potasse ; on la fait ensuite pour en lever l'excès de mordant et on la plonge pour finir au milieu d'une solution de fuschine dans de l'eau distillée ou de l'eau de pluie. Avec la fuschine dite bleu de lumière, une rose blanche sort du bain absolument bleue ; avec une teinture verte, elle passe au vert tendre. Si l'on diminue la dose de potasse, la couleur ne mord pas également partout et la fleur est panachée. Souvent ces roses unicolores ou panachées sont largement bordées d'un bleu foncé avec des reflets gorge de pigeon. Si l'on colore des bouquets, on obtient des roses singulières : franges bleues, taches bleues avec le centre blanc. Jamais on ne supposerait ces roses teintes ; l'illusion est complète ; elles se conservent aussi longtemps que les autres roses et gardent leur parfum.

Pour colorer les fleurs sur pied, il suffit de mettre de bonne heure, avant que le soleil ait passé sur les massifs, de les saupoudrer avec de la fuschine de différentes couleurs. La rosée fait désoudre la matière colorante, pénètre intimément les tissus, et les fleurs s'épanouissent.

Tel est, en résumé, l'art de déguiser et de maquiller les fleurs d'un jardin, art qui, à vrai dire, relève surtout du laboratoire municipal. Teindre un bouquet, soit passe pour une fois, mais maquiller tout un parterre, ce coûte ! Carnaval des fleurs, mascarade des roses ! Pauvres fleurs ! Le secret de la nature des fleurs nous a échappé.... mais nous avons la conviction que l'on n'en abusera pas.

A Travers Champs.

Au mois de juin, autrefois. — La fête de l'Etre Suprême. — Une école de musique en 1793. — Sarrette et Gossec. — Robespierre et son prisonnier. — Les colères du tyran. — Un bossu providentiel. — Le chevalier Desorgues. — Paris en mal de chansons. — La fête du Champ de Mars. — Le triomphe de Gossec et Desorgues.

Les fêtes de ce mois-ci n'ont fait perdre de vue une fête déjà ancienne, qu'on célébra en juin parellement, et sur laquelle j'ai en occasion de recueillir quelques détails curieux. L'anniversaire est passé, il est vrai, depuis quelques jours, mais la chronique de l'histoire est toujours d'actualité. La fête dont il s'agit est celle de l'Etre Suprême, envisagée au point de vue d'une de ses attractions artistiques. Je n'ai donc pas à m'excuser à la politique de la manifestation en elle-même.

Terrible année que cette année 1793 ! La consternation et le découragement étaient dans tous les cours, mais à Paris il n'en fallait laisser rien paraître. Jamais les spectacles, les maisons de jeu, les cabarets, les faubourgs et les lieux de plaisir n'avaient été aussi fréquentés. La déesse Raison avait succédé à Dieu, et l'église Notre-Dame lui avait été dédiée. Les autres églises étaient consacrées à des êtres métaphysiques, à la Liberté, à l'Amour Conjugal, à tout ce que les Meneur de l'époque avaient pu imaginer de plus nouveau et de plus vertueux. Au fond, le culte de la guillotine était celui qui on imposait le plus. Le terrible appareil avait engendré une sorte de folie. Les élégants et les élégantes en avaient fait un sujet de parure ; on en mettait dans les salons, sur les tables, sur les enseignes. On le trouvait partout. Sainte Guillotine était la patronne de Paris.

* *

Le sang coulait à flots et le terrible instrument commençait à abattre ses premiers pourvoyeurs. Hébert, Danton, Chabot, Bazire, Lacroix, Camille Desmoulins, Fabre d'Eglantine avaient suivi la même route que Malesherbes, le défenseur de Louis XVI. En même temps, la famine était dans Paris. On ne trouvait plus ni pain, ni viande, ni combustible, ni chandelle. L'exaspération était dans tous les cœurs. Alors, Robespierre comprit qu'il fallait donner au peuple quelques idées de calme. Sur sa proposition, l'Assemblée décréta la "reconnaissance de l'Etre Suprême et de l'immortalité de l'âme." Il fut décidé qu'on célébrerait une grande fête pour inaugurer ce changement. Cette fête, dite de l'Etre Suprême, fut fixée au 8 juin.

En ce temps-là, comme de nos jours, il n'y avait pas de bonne fête sans musique. Grâce à l'école gratuite de musique fondée par Sarrette et Gossec, on avait encore divers corps d'instrumentistes et de chanteurs qu'on utilisait tant bien que mal pour les fêtes nationales. On songea donc à les mettre à contribution pour la fête de l'Etre Suprême. A cette fin, on manda Sarrette ; mais où était Sarrette ? Il était en prison depuis trois mois. Un jour, dans son école, ce précurseur d'Habeneck avait laissé une clarinette jouer l'air *Vive Henri IV*. Un voisin mélophobe était allé immédiatement dénoncer Sarrette, et on avait coffré celui-ci. Il gémissait sous les verrous de Sainte Pélagie.

Les circonstances étaient impérieuses, on fit venir le prisonnier. Robespierre lui dit :

—Citoyen, il faut que dans trois jours on exécute à la fête des Tuileries et du Champ de Mars un hymne en honneur de l'Etre Suprême, que la République a solennellement reconnu. Peux-tu nous donner quelque chose qui soit digne de la fête ?

Sarrette avait justement un hymne, dont Chénier avait fait les paroles et Gossec la musique. Sans nommer personne, il le proposa. et Robespierre voulut en avoir connaissance.

—Qu'est cela ? s'écria-t-il en frappant du poing sur bureau ; c'est un Girondin, un Brissotin, un ami de Condorcet, un Chénier enfin, qu'on prendrait pour célébrer un des grands actes de la République !

Sarrette était plus mort que vif.

—Ecoute, lui dit Robespierre ; tu vas me choisir un autre auteur. Tu me soumettras les paroles et dans trois jours tu feras exécuter cela.

—Mais comment, citoyen, veux-tu qu'en deux jours je fasse faire les paroles, composer et copier la musique ? J'aurai à peine le temps de réunir les chanteurs.

—Qu'est-ce que c'est que les chanteurs ? Vas-tu encore me proposer des braillards à douze francs par tête, comme dans toutes les cérémonies dont tu t'es chargé. Je ne veux pas de chanteurs, entends-tu ! d'artistes et d'aristocrates qui chantent à tout prix et pour tout le monde. C'est le peuple, le peuple tout entier qui chantera, et qui chantera pour rien. Soixante mille voix, cent mille voix, voilà comme j'entends la musique !

Sarrette était anéanti.

—Eh bien ! ajouta Robespierre, quand tu resteras là ! Rappelle-toi une chose : c'est que tu es sorti de prison pour faire chanter l'hymne à l'Etre Suprême, tu y resteras si on ne le chante pas, et si on ne le chante pas comme je veux. Va-t-en !

* *

Sarrette regagna son école, où il trouva Gossec et Chénier.

—Vous êtes perdus ! dit-il à celui-ci ; il faut vous cacher. Vous resterez ici, on s'arrangera de manière à ce que rien ne puisse trahir votre présence.

Sarrette alors raconta à ses amis ce qui venait de se passer. Au même instant, on apporta un papier qu'un petit bossu avait déposé la veille chez le concierge de l'école.

C'est Gossec qui le lut.

—Oh ! mes bons amis ! s'écria-t-il tout à coup ; sauvés ! nous sommes sauvés !

La lettre adressée à Sarrette était ainsi conçue ;

"Citoyen, j'ai appris qu'on devait donner une grande fête pour la reconnaissance de l'Etre Suprême et j'ai composé des strophes que je t'envois. Je serais bien heureux qu'elles puissent être adoptées pour cette solennité. Je viendrai demain connaître ta décision."

Les strophes s'adaptaient au mieux à la musique de Gossec ; ces strophes, c'était le Salut. Gossec parla immédiatement d'aller convoquer les chœurs.

Il s'agit bien des chœurs ! s'écria Sarrette. Robespierre veut pas.... C'est le peuple qui chantera. Cent mille, deux cent mille voix.

—Mais les parties ? fit Gossec.

—A l'unisson ! fit Sarrette.

—A l'unisson ! Je ne veux pas !

—Préférez-tu qu'on me remette en prison et qu'on me guillotine ?

Gossec comprit qu'il n'y avait pas à marchander.

Sarrette immédiatement, se rendit chez Robespierre qui approuva les nouvelles strophes. Pendant ce temps, Gossec avertissait tous les musiciens qu'il connaissait. Méhul, Grétry, Cherubini, Lesueur, étaient du nombre. On se distribua les divers quartiers, et chacun alla de son côté faire répéter l'hymne à l'Etre Suprême.

"Paris certes, a raconté Adolphe Adam, est transformé ce jour-là en une immense école de solfège. Cherubini est lancé sur une barque, en carrefour Gaillon ; un élève, armé d'une clarinette, fait ensemble la mélodie du Salut ; c'est Cherubini qui chante les parties avec son mauvais accent italien. Et puis, il faut voir ses grimaces de possédé et son farouche regard qui ne peut parvenir à faire entrer les intonations à la foule qui l'entoure et qui écoute sa leçon. Méhul est dans un autre quartier et chante lui-même en s'accompagnant du violon. Grétry, Catel, Jadin, Martini en font autant ; Plantade et Richer, qui sont chanteurs, ont moins de peine à inculquer leur air. Enfin, dans toutes les rues, dans tous les quartiers, on n'entend plus que chanter, hurler, fredonner, glapir : *le Père de la nature*."

* *

Mais l'auteur des strophes ! Qui était l'auteur ?

Sarrette, en rentrant de chez Robespierre, où il était allé faire approuver les strophes, devait résoudre ce visite.

Un petit bossu, étrange d'aspect, le même qui avait apporté le pli, sauvage.

Inquiet, timide, ce dernier s'assura qu'il était bien seul avec Sarrette.

—Monsieur, dit-il, je viens vous prier de me remettre mon manuscrit. J'ai changé d'idée et je ne veux plus que mes strophes....

—Y songez-vous, monsieur ?

—J'étais le chevalier Desorgues ; aujourd'hui, vous me voyez le citoyen Desorgues. J'ai pu, depuis quelques années, échapper à tous les regards, déjouer les soupçons. Je suis le seul des habitants de la rue Saint-Florentin qui ait survécu à la petite colonie que nous formions avant 92. Maintenant, Robespierre reste en face de chez moi et l'horreur qu'il m'inspire est extrême. J'ai résolu de déménager ; mais, en m'éloignant j'avais tenté de redouter que j'aurais voulu par un acte de civisme éclatant amortir les méfiances. C'est dans ce but que j'ai composé les strophes que vous avez. Seulement, j'ai réfléchi. La notoriété que j'en tirerais serait peut-être redoutable, en ce sens, qu'on chercherait mes antécédents, et qu'on ne trouverait pas en moi le républicain qu'on avait pensé. Bref, je viens vous prier de me rendre mes vers....

—Vous rendre vos vers ! monsieur le chevalier, s'écria Sarrette, jamais ! c'est impossible ! Je les ai montrés, il n'y a qu'un instant à Robespierre, et il en a été ravi !

—Il les a trouvés bien, le monstre !

—Comment donc ! sublimes !

La vanité du poète fit taire les appréhensions de l'aristocrate. Le chevalier Desorgues, ravi de ce qu'on avait trouvé ses vers bons, laissa faire tout ce qu'on voulut. Sur l'assurance que Robespierre ne songeait pas à l'inquiéter, il promit même d'assister à la fête de l'Etre Suprême.

Celle-ci eut lieu deux jours après avec toute la solennité qu'on connaît. Robespierre y parut poudré à blanc, en habit bleu barbeau, en culotte courte. Quant au chevalier Desorgues, il passa ce jour-là en véritable triomphateur au milieu de cette foule dont il semblait tant redouter naguère les soupçons.

Cent mille voix, deux cent mille voix, ainsi que cela avait été dit, *chantèrent le Père de la nature*. Cela fit un effet prodigieux, ou du moins il fut le croire. Le fait est qu'à l'issue de la cérémonie, la foule s'empara de Gossec et le porta en triomphe. Le musicien, apercevant alors Desorgues, le désigna comme son collaborateur.

Aussitôt on s'empare du bossu et on le porte, lui aussi, en triomphe. M. Gossec et son compagnon n'étaient bien rassurés, mais enfin le tout se passa sans encombre. Seulement on se garda bien de dire qui était Desorgues, et Robespierre ignora jusqu'à sa chute que l'auteur de l'hymne à l'Etre Suprême était un aristocrate.

Un peu plus tard, on en fit gorge chaude et quelques mémoires, considérant le fait comme une mystification, en ont perpétué le souvenir.

X....

(Dans la *Liberté* du 24 juin.)

L. L.... a inventé un moyen infaillible pour être servi promptement et être bien servi, dans les restaurants, les jours où il y a encombrement et où les garçons ne pouvant servir tout le monde à la fois prennent le parti de ne servir personne.

Un dimanche, il était entré avec trois confrères dans un restaurant de la place de la Bourse.—Après vingt minutes d'attente, on n'avait pas même pu obtenir les couverts. Allons-nous-en ! s'écrient les invités de L. L.... Celui-ci apaise par un geste son trio d'affamés.—Attendez seulement que j'obtienne un potage.—Vous verrez.—Au même instant, passait un garçon portant une soupière où fumait une *bisque* appétissante. L. L.... s'en empare, à l'aide d'une persuasion mêlée de menaces, et sert ses convives à la ronde.—Ce dernier s'empiffre, remplit,—il étouffe sur sa tête un long fil, noir encore.....et, après l'avoir dextrement arraché, le roule en gracieuse arabesque sur le bord de son assiette.

Ses amis le considèrent avec stupeur. Tout à coup.....L. L.... pousse un jurron formidable, suivi d'un appel olympien, dont le retentissement sonore se prolonge de salle en salle, pénètre dans les cabinets particuliers, et arrache la dame de comptoir aux mystérieuses combinaisons d'addition par erreur.

Un garçon se présente et reste médusé par le regard de L. L.... qui lui montre son assiette ornée du cheveu accusateur.

—Pas d'ordre dans le service !.....et des cheveux dans la soupe ! Voilà comme on perd une bonne maison !—Partons, Messieurs, continue L. L.... en se levant et en invitant ses compagnons à l'imiter.

Le patron, apprenant ce qui se passait, accourut, pâle comme son gilet blanc, suppliant L. L.... de mettre une sourdine à ses reproches, en lui jurant,—sur son argenterie,—qu'à l'avenir il n'aurait plus dans son établissement que des ouvriers et des garçons chauves, ce qui serait un gage de sécurité pour la calvitie des potages.

L. L.... consentit à jeter le *voile de l'oubli* sur cet incident. Cinq minutes après tout le personnel de l'établissement était mis aux ordres de sa table, et quand on apporta l'addition, L. L.... constata une erreur de 60 f[r]. au préjudice du comptoir.—Le retour de l'âme ne lui fit compté que quinze sous ; il fit l'observation à la préposée aux mathématiques ; cette dame lui répondit qu'elle ne pouvait prendre sur elle de changer les prix de la maison.

* *

Une fermière et sa propriétaire ont un troupeau de quarante dindons, de compte à demi.

La propriétaire va faire un tour à la ferme :

—Eh bien ! comment vont nos dindons ?

—Oh ! les miens vont très bien, répond la fermière ; mais les vingt de madame sont morts !

L'achat d'une maison de campagne avait été une imprudence, en ce sens que Rosa ne voudrait plus vivre dans un appartement ; c'était la chose la plus claire du monde.

Acheter un petit hôtel, pas loin du parc Monceau, voilà ce que Dornemont se devait à lui-même, et il ne devait pas moins à la belle maîtresse qui lui ferait tant d'honneur. Mais acheter c'était dur, étant donné les circonstances présentes.

Rosa s'assit sur une chaise, bien droite, la tête levée, les yeux mauvais.

—J'ai été à Paris, dit-elle d'un ton sec, et j'ai trouvé mon affaire.

—Ah ! fit Dornemont, qui resta, s'il est possible, plus glacé qu'elle-même.

—J'ai trouvé un petit hôtel, rue Legendre, à louer ou à vendre, pas cher.

Le visage de Valéry demeura immobile. De temps en temps il avait même avec elle des moments d'empire sur lui-même vraiment extraordinaires.

—A louer quinze mille ; à vendre deux cent cinquante mille. On l'aurait peut-être pour deux cents. Seulement il faudrait se presser : il y a plusieurs amateurs.

—Est-ce meublé ? demanda Valéry.

Elle haussa les épaules.

—Tu n'y penses pas ! fit-elle. Meublé, pour ce prix-là, à Paris ? Mais, mon cher, il faudrait qu'on l'eût volé !

—C'est juste, fit Dornemont. Avec écurie et remise ?

—Naturellement.

En ce moment elle avait l'air si agressif que son amant sentit pendant deux secondes que sa résolution suprême : se débarrasser Valéry immédiatement, sous un prétexte quelconque, réaliser ainsi une économie prodigieuse et entrer dans sa vie normale où les maîtresses de passage lui coûteraient assurément moins cher.

Il descendit au fond de lui-même et se demanda s'il pouvait se passer d'elle.

Il hésita, et finalement reconnut que c'était impossible.

—A quoi pensez-tu ? lui dit Rosa, qui, tout impénétrable qu'il fût, se doutait de la vérité.

Il la regarda, et tous deux se mesurèrent. Tout à coup, il sentit qu'elle l'avait devné, et cette idée lui fit l'effet d'une brûlure de vitriol. Pénétré, lui, Dornemont, au moment où il songeait à faire des économies ! Quelle honte ! n'était à le jamais s'en relever s'il avait le malheur de donner la moindre apparence de raison à ce soupçon odieux.

—Je me demandais quel tapissier il fallait choisir pour l'ameublement de ton hôtel, dit-il ; après tout, je crois que tu feras bien de prendre Coffin. C'est encore celui qui a le plus de cachet ; seulement ne t'en rapporte qu'à toi même ; il y a quelque part, je te donnerai l'adresse, des étoffes du Japon, brodées or et soie, dont tu devras tendre ton petit salon.

Les traits de Rosa s'éclaircirent.

—Vous êtes un prince, monseigneur, dit-elle en lui tendant la main, qu'il baisa.

Dornemont tout entier était dans cette courte scène.

Il avait essayé de se défaire d'une chose centenaire, n'ayant pas réussi, il dépensait tout d'un coup, par bravade, le double de ce qui était nécessaire.

L'hôtel fut acheté. Cette fois il fallait payer comptant, mais Valéry ne fut pas embarrassé. Le Pérou était un joli domaine, vierge d'hypothèques, sur lequel il obtint presque toute la somme nécessaire ; le reste lui fut fourni par une petite affaire, qui promettait d'en amener d'autres. Quant au tapissier, on le payerait plus tard.

L'ameublement fut une merveille, le goût un peu exotique de madame Brézenyi ne put y trouver à redire ; elle se rattrapa sur son salon japonais, qu'elle fit si somptueux qu'on avait peur de s'y asseoir.

—Pour qui ces meubles ? demandaient les visiteurs qui parcourraient les ateliers du tapissier avant que la livraison en fût faite.

—C'est pour une dame.... Madame Brazenyi.

—Ah ! oui, Dornemont, disaient les initiés avec un sourire. Heureux Dornemont, il ne se refuse rien !

Le tout-Paris que Dornemont intéressait à ses faits et gestes sut bientôt qu'il avait acheté et meublé, pour la plus jolie femme de cet hiver-là, un hôtel fantastique, qui coûtait des sommes folles. Quelques-uns haussèrent les épaules ; la plupart en rirent, et les plus sages froncèrent le sourcil.

—Ça ne va déjà pas si bien, les affaires, dit quelqu'un. Il a essayé de remonter l'Alliance bourgeoise....

—Eh bien ? fit Roquelet qui continuait du haut de sa philosophie les naufrages et les triomphes de la vie parisienne.

—Eh bien ! ça vivotait, il a voulu lui faire un sort ; ça n'a plus marché du tout. C'est tombé à plat, on n'en vent plus. Il y a encore perdu de l'argent, et pas mal. C'est étonnant comme il a du guignon cette année ! Il va trop vite aussi, il finira par se casser le cou.

Roquelet pensa à la jeune femme et au petit enfant qui ne se doutait de rien, et qui vivaient tranquillement comme si leur sort était assuré.

—Si Dornemont se casait le cou, qu'est-ce qu'ils deviendraient, ceux-là ? se demandait-il.

Poussé par une inquiétude qui, il le voyait bien maintenant, n'était pas nouvelle dans son esprit, il s'en alla vers l'hôtel du parc Monceau.

Toujours délicieuse, Antoinette, avec quelque chose de plus tendre, de plus doux, qu'elle n'avait pas autrefois. Toujours beau, fin et délicat, le bébé adoré. Toujours extrêmement jolie et distinguée, madame Dornemont, mais avec une expression singulière de trouble inconscient sur ses traits un peu amaigris.

—Elle sait tout, pensa Roquelet.

Après une demi-heure d'entretien, il fut persuadé qu'elle savait quelque chose, assurément, mais pas tout. Si elle avait su que la ruine pouvait être prochaine, elle n'aurait pas eu cette tranquillité aux choses matérielles. Non, l'orage était en elle, et point hors d'elle.

—Voyons, se dit le sage, elle ne peut être jalouse de son mari, à l'heure qu'il est !

Il glissa une plaisanterie sur Dornemont. Elle n'en parut point troublée.

—Oh ! oh ! pensa alors Roquelet, c'est très grave en ce cas ! Je vais survéc cela de plus près.

Dornemont entra. Dans ce milieu élégant et choisi Roquelet constata ce qu'il n'avait pas remarqué dans l'atmosphère un peu lourde du boulevard : c'est que le beau Dornemont s'était étrangement épaissi, alourdi, pour ainsi dire avachi.

Il n'avait plus cette grâce à la fois câline, hautaine et conquérante avec laquelle, jadis, il gaguait aussi bien l'amitié des hommes que les suffrages des femmes ; sa plaisanterie était moins fine et sa démarche moins légère.

—Comme il a baissé vite ! remarqua Roquelet. Cette femme le mène grand train. Elle n'espère pourtant pas hériter de lui, que diable !

Invité à dîner, Roquelet resta. Cet intérieur dont il ne connaissait pas les dessous, et auquel l'attachait plus qu'un simple sentiment de curiosité lui paraissait intéressant à plus d'un point de vue.

Vers neuf heures, madame Haton fit son apparition. Antoinette, en lui disant bonsoir, regarda derrière elle, et son joli visage s'allongea un peu en voyant la porte se refermer. Une demi-heure après, la porte s'étant rouverte pour laisser entrer Sylvain Brice, le joli visage s'éclaira, et la jeune fille devint tout à coup gaie et brillante, d'éteinte et silencieuse qu'elle avait été dans l'intervalle.

—Ah ! vous, mademoiselle ! se dit Roquelet, votre secret n'est pas bien compliqué. Eh mais, c'est gentil, d'aimer un monsieur qui n'est pas riche ! C'est très mignon, et cela mérite une récompense ! Vous l'aurez, s'il plaît au ciel, dans l'amour de ce brave garçon qui n'ose pas vous dire un mot autrement qu'en face, parce que vous êtes trop riche.... Mais vous n'êtes pas d'une timidité ridicule, mademoiselle Antoinette, et je m'en rapporte à vous pour arranger les choses.

Son visage exprimait une approbation si béate, que la jeune fille, ayant par hasard levé son regard sur lui, faillit éclater de rire. Ce qu'elle vit dans les yeux de Roquelet arrêta soudain, et elle comprit, paraît-il, car elle rougit légèrement et vint s'asseoir sagement auprès de madame Haton, dont elle passa le bras sous le sien avec une tendresse filiale.

—Très-bien, mademoiselle ! dirent les yeux de Roquelet. Mais, de toute la soirée, Antoinette n'osa plus les rencontrer.

Dornemont avait disparu, Moilly vint, très-tard, entre deux actes d'opéra, dit-il.

—Pas possible !

—Si fait, et en de mauvaises mains, les pires qu'on pût trouver !

—Allons, cela va bien ! reprit Roquelet. La Prée d'abord, ceci ensuite. Mais pourquoi s'en étonner ? Ça ne pouvait pas finir autrement.

Il marchait côte à côte pendant un long moment.

—Que faire ? demanda Moilly ; non pour lui, mais pour eux, pour ces victimes innocentes....

—Rien ! répliqua Roquelet avec un geste qui coupa l'air comme un coup de rasoir. Rien pour un homme qui n'a jamais en beaucoup de sens et qui a perdu le peu qu'il en avait.

—Mais pour eux, insista Moilly.

—Rien pour eux.... tant qu'il est là ; il le leur prendrais.

—Oh !

—Parfaitement ! il a pris le mors aux dents, rien ne l'arrêtera plus que la chute définitive, et elle est certaine. Vous savez, vous, homme de cheval, qu'on n'arrête un cheval emporté qu'en le lançant sur un obstacle où il se brise, à moins qu'il n'en sorte sans une égratignure, cela s'est vu. Mais il faut le coup fatal qui réveille ou qui tue. Laissez aller Dornemont ; ce ne sera pas long, allez ! Alors on pourra quelque chose peut-être. En attendant, rien !

—Vous êtes dur, fit Moilly.

—C'est que je connais les hommes, et celui-là en particulier.

(A continuer.)

Un voyageur, au conducteur de nibus passant avenue Victor Hugo :

—C'était bien beau, hein ! raillea.

—Oui, plus beau même que pour bête, répondit le conducteur.

—C'est que Victor Hugo était un poète.

—Oui, mais il avait 83 ans ; probable qu'à son âge Chateaubriand fait des vers aussi bien que lui !

Un tambour-major s'arrête devant une ferme, regarde les hôtes de la basse-cour et s'écrie avec mépris :

—Le canard ! Est-il assez maladroit ! Il marche tout de travers !

—Vous trouvez ça ? riposte le fermier piqué. Eh bien, tout malin que vous êtes, vous ne pourriez pas faire ce qu'il fait !

—Et quoi qui sait ?

—Des petits avec sa cane !!!

Ponson du Terrail ne réussit jamais ce qu'il avait écrit on dicté.

—Vous êtes sûr de ne jamais vous tromper ? lui demandait quelqu'un.

—Non, mais c'est bien assez de l'avoir écrit une fois ; je n'aurais pas le courage de le relire.

Deux provinciaux flânant à la découverte dans Paris, gravissent, par une chaleur de trente degrés, une rue escarpée.

Arrivés au sommet, ils s'arrêtent tout essoufflés, et l'un d'eux, avisant la plaque indicatrice :

—Rue des Martyrs, lit-il. Pourquoi ce nom, sais-tu ?

—Dame ! fait l'autre en s'épongeant le front, sans doute à cause des malheureux passants qui la montent.

Leçon médicamento-moralistico : Le prof.—Qu'est-ce que la varice ?

L'élève.—C'est le vice de l'avare !

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 11 juillet 1885

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$611,978 00	$134,023 00
Même temps la semaine dernière.		

Jour férié.

ARGENT AMÉRICAIN.

Argent américain (étalon... au pair
" (trade dollar). 75@par
Prix de l'argent en lingots à Londres..... 49¼d

BONNAIES ETRANGERES.

Dollar mexicain	83½	
Pièces de 5 francs	3@3	
Pièces de 20 francs	$3,80@	3,90
Souverains	4,80@	4,95
Pièces de 10 shilers	7,50@	
Doublons espagnols	15,40	
Doublons portoricos	15,35	
Doublons mexicains	15,40	
Pièces de 20 pesos mexicaines	@ 19,40	
Or de l'Amérique du Sud	80c par pse	
20 marcs prussiens	4,60@	4,74
Or de la Californie	7@8 0[0 ds	
Or américain, poids léger	95@	97
Or américain, inutilisable	5 0[0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

L'argent continue à être en quantité considérable et facile avec une demande modérée.

Prêts sur demande : aux banques 5 pour cent ; en dehors des banques, 3 à 4 pour cent.

Les taux d'escompte par au sont comme suit :

Papier de commerce exceptionnel	5 pour cent	
" ordinaire	8	"
Prêts sur garanties collatérales...	5@7	"
Hypothèques A1.....	7@8	"

CHANGE.

REMARQUES.—Commercial 94⅜@94¾
Le STERLING est calme.
Connaissement de navire A1 482⅜@483½
" Traites de banques..... @ 485½
" Soixante jours.

Les FRANCS sont calmes.
" Francs de commerce..... 5,22½@5,21⅞
" Traites de banques..... nom.
" Soixante jours.

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.
Traites de commerce à $1 à $1 25 de prime.
Les banques tirent des chèques à $2 50 de prime par $1,000.

VALEURS DIVERSES.

Voici les dernières cotes courantes recueillies de diverses sources authentiques :

U S 4 0[0 ici	Offre	Demande
à Londres	122¼	.....
	126	.....

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Pas de ventes.

Au-dehors de la Bourse.

25 actions du Metropolitan Bank	....$116
10 actions de La Int Mas Ing Co	....$ 25½
50 " do do	....$ 25¼
73 " do do	....$ 25½

Ventes à la Bourse du 10 Juillet.

1 actions du Jockey Club	....$ 70	
2 actions du R. R. (issued liac	....$110	
4 actions du R. R. (issued liac Stock)	....$ 85	

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre	Demande
Banques.	au pair		
Canal & Banking Co	100	90	
Citizens	100	75	85
Germania National	100		
Germania Savings	100	120	
Hibernia National	20	124½	
Louisiana National	100	110	
Mechanics' Land & Savings	100	114	117
Mechanics' Union	100	110	115
N O National	100	260½	
People's	50	43	53
Union National	100		
Union National	100	102	106
Whitney Nat'l	100		205
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins. Co	100	81	
Factors and Traders Ins	100	64	
Firemen's	50		
Germania Ins Co	100		120
Hibernia Ins	100	105	
Home Ins	40	20	26
Hope Ins	100	105	107
Lafayette	50	50	55
Mechanic Mutual	100		
Mechanics' and Traders	100		
N Orleans Ins A	30		25
N Orleans Ins Co	50		38
People's Ins	25		
Sun Mutual Insurance	100		
Southern Ins Co	100	79	81
Teutonia	100		130
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	90	96
Crescent City	100	79	81
Canal and Claiborne	100		
New Orleans City	100		68
Orleans	50	40	
St-Charles Street	50	72½	73½
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100		75
C C Sugar Refinery	100		
C C Slaughter-house	50		91
Imp Bonded Warehouse	100		
Jefferson City Gas Light Co	100	60	75
Louisiana Ice Manf Co	50	24¾	25¼
La State Lottery Co	100		45
La Oil Co	100		45
Metairie Cemetery Ass	100		
N O Gas Light Co	100	64	66
N O Waterworks Co	100	45	46
Planters' Crescent Oil Co	100		105
Sugar Shed Co	60	45	55
South'n Mfg & Export'g Co	100